

LES DÉISTES SANS DIEU.

La prise d'Alger par les Français, en 1830, jeta les mahométans de cette ville dans une profonde consternation. Les mouphti (prêtres musulmans) surtout, comme on peut le présumer, ressentirent la plus vive douleur en voyant la capitale de la Régence tomber entre les mains des infidèles. Le jeune Abdala, fils d'un de ces mouphti, mort de chagrin le jour où les Français firent sauter, au moyen de quelques barils de poudre, la grande mosquée du haut de laquelle il appelait depuis trente ans les fidèles à la prière, le jeune Abdala, digne fils de son père, à la vue des triomphes des chrétiens, forma le projet de s'éloigner d'une contrée profanée par leur présence et de se retirer dans une des villes où florissait encore la religion de Mahomet, pour y vivre paisiblement au milieu des adorateurs de Dieu. — Malgré son antipathie pour les chrétiens, il se lia cependant avec un Français, jeune homme riche et instruit, venu en Afrique pour y étudier une nature qu'il avait supposée devoir être toute nouvelle pour lui. — Après deux années employées par le jeune Ernest de Villeneuve à parcourir la Régence, et par Abdala à régler ses affaires d'intérêt, les deux amis se retrouvèrent à Alger, l'un se disposant à partir pour Constantinople, et l'autre pour Paris. Cette séparation étant

pénible pour tous deux, Ernest imagina d'engager son nouvel ami à le suivre dans la capitale. Pour l'y décider, il lui peignit vivement le luxe, les plaisirs de nos villes de France; mais à tout cela Abdala répondait toujours : C'est le pays *des Roumi*, des idolâtres qui adorent Jésus-Christ, et moi je veux vivre parmi les adorateurs du vrai Dieu; il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.

— Mais crois-tu donc, dit Ernest, que tous les Français soient chrétiens? Ce n'est que le plus petit nombre; les trois quarts d'entre eux ne croient pas en Jésus-Christ, et ils peuvent dire qu'aussi bien que toi ils croient seulement en Dieu.

— Est-il bien possible? s'écria Abdala.

— Je te le garantis sur ma parole; il est vrai que ces hommes ne portent pas le nom de mahométans comme ici; on les nomme *déistes*, et je me fais gloire d'être de leur nombre.

— Ta parole me suffit et je pars avec toi.

Quelques jours après cette conversation, un bâtiment mit à la voile pour la France; nos amis s'embarquèrent, et, après une heureuse traversée, le jeune mahométan se promenait dans les rues de Toulon. Jugeant d'après ce qu'il avait vu dans sa patrie, Abdala ne douta pas que ce qu'il devait y avoir de plus beau dans cette ville en monuments ne fussent les édifices religieux, et il résolut de chercher une église de ces déistes dont lui avait parlé Ernest. Pour la découvrir, il n'imagina rien de plus simple que de s'adresser aux passants. — Êtes-vous déiste? dit-il au premier matelot qu'il rencontra.

Celui-ci le regarda tout surpris et lui répondit en ouvrant de grands yeux :

— *Qué?*

— Je vous demande si vous êtes déiste?

— Qu'est-ce que cela, déiste?

— Oui, quelle est votre religion ?

— Tiens, celui-là, ma religion ! je suis chrétien.

— Pardon, dit Abdala, ce n'est pas vous que je cherche.

Le matelot, les bras pendants, le regarda un moment et enfin continua sa route.

Vint une dame élégamment mise ; Abdala l'arrête sans façon :

— Madame, quelle est votre religion ?

La dame rougit, ne répondit mot ; et comme elle se disposait à passer sans répondre, le jeune homme lui barra le chemin en lui répétant :

— Madame, je vous en prie, quelle est votre religion ?

— Chrétienne, dit enfin la jeune personne pour se débarrasser de l'importun, et elle doubla le pas sans tourner la tête.

— J'ai du malheur, se dit Abdala ; mais je trouverai peut-être bien un déiste.

Un vieillard s'approchait à pas lents.

— Celui-ci ne sera pas si pressé, voyons ; Monsieur, s'il vous plaît, quelle est votre religion ?

Le vieillard leva la tête et reconnut un mahométan à son costume :

— Mon ami, je ne crois pas en Mahomet ; je crois en Jésus-Christ.

Sans répondre, Abdala, plein de colère, courut chez Ernest :

— Tu m'as indignement menti ! lui dit-il en entrant.

— Comment ?

— Je suis parmi des chrétiens et non au milieu de déistes.

— Qui t'a dit cela ?

— Parbleu ! je l'ai vu ; j'ai demandé à trois personnes sur le port : Quelle est votre religion ? toutes m'ont répondu l'une après l'autre : chrétien, chrétienne, Jésus-Christ.

— Quoi! tu es allé demander à chacun?...

— Et pourquoi pas?

— Au fait, c'est vrai; mais vois-tu, cher ami, chez nous, la plupart des déistes ne se disent pas tels; comme ils ont reçu le baptême, tout déistes qu'ils sont, ils s'appellent chrétiens. Mais, je te l'assure, un grand nombre sont déistes, croient en Dieu seulement, bien qu'ils ne l'avouent pas.

— Ils ont donc honte de leur religion?

— Je ne dis pas cela.

— Ils croient donc la religion chrétienne meilleure?

— Au contraire.

— Mais alors, pourquoi ne pas avouer ce que l'on est? Quand on croit faire mieux que les autres, il ne faut pas se cacher parmi eux. Hier soir, quand nous sommes allés visiter les galériens à l'arsenal et que les gardiens t'avaient renfermé par mégarde dans une de leurs salles, tu leur as bien crié : Vous vous trompez, je ne suis pas d'ici; et pourquoi de même, si tu crois ta religion plus pure, toi déiste, pourquoi te laisser confondre avec les chrétiens?

Ernest lui alléguait une foule de raisons de convenance, d'habitude, assez difficiles à saisir, et le jeune mahométan se retira en répétant entre ses dents, comme un voyageur qui prend des notes sur les mœurs du pays qu'il parcourt : *Le plus grand nombre des Français sont déistes, mais ils ne l'avouent pas.*

Le lendemain nos deux amis quittèrent Toulon et se rendirent à Marseille. La pensée qu'Ernest l'avait trompé roulait toujours dans la tête d'Abdala; pour mieux s'en assurer, il voulut à Marseille se mettre de nouveau à la recherche d'une église déiste. Mais cette fois, il ne s'avisait pas de la demander aux passants; il se promit bien de la trouver lui-même, espérant la reconnaître à quelques signes extérieurs. — Depuis deux heures il parcourait les

rues dans tous les sens, lorsqu'il entendit en passant un enfant dire à sa mère : Je vais à la prière. « Bon, se dit Abdala, moi je vais te suivre. » L'enfant arrive et entre dans une maison d'assez belle apparence ; Abdala marche sur ses traces, mais à peine est-il entré qu'il entend les chants hébreux qui, plus d'une fois, avaient frappé son oreille à Alger, en passant devant une synagogue. — Ce sont encore ces misérables Juifs, se dit-il en sortant à la hâte. Il marcha quelques instants au hasard et vint tomber rue Grignan. Là il voit un édifice surmonté d'un chapiteau soutenu par quatre colonnes. — Voici une église, se dit-il, approchons. Il avance et lit ces mots sur le fronton : AV CHRIST RÉDEMPTEVR. Une église chrétienne, se dit-il, c'est jouer de malheur ! et il passa outre. Fatigué d'avoir tant couru en vain, il allait se retirer, lorsqu'il vit un vaste et superbe édifice dont l'extérieur ne permettait pas de douter qu'il ne fût consacré à un culte religieux. Cependant, pour ne pas s'exposer encore à une nouvelle mystification, il pria un passant de lui traduire ces mots latins gravés en lettres d'or au-dessus de la porte : DEO OMNIPOTENTI, et quand celui-ci eut répondu que cela signifiait : *Au Dieu tout-puissant*, il ne douta plus qu'il n'eût enfin trouvé une église déiste. Il entre, trouve une foule attentive aux paroles d'un prédicateur qui, à l'instant même, prononçait ces paroles : Oui, d'après les promesses de l'Évangile, vous êtes sauvés par Jésus-Christ. — Abdala n'en veut pas entendre davantage ; et, sans poursuivre plus loin ses recherches, il rentre à l'hôtel, où il trouve son ami. Il se jeta sur un sofa sans mot dire. Après quelques instants : Te voilà bien silencieux, lui dit Ernest.

— Il vaut mieux se faire que mentir.

— Que veux-tu dire ?

— Que tu m'avais promis de me conduire dans un pays où le vrai Dieu eût de nombreux adorateurs, et que depuis

deux heures je cours la ville sans pouvoir rencontrer une seule église de déistes ; partout où j'ai trouvé des hommes occupés à prier Dieu, j'ai vu une Bible, un Rédempteur, un Evangile, un Sauveur.

— Cher ami, dit Ernest un peu confus, la vérité est que nous, déistes, nous n'avons pas d'églises.

— Comment, pas d'églises ? Mais puisque vous croyez en un Dieu pour vous tout bon et tout puissant, lui rendre un culte doit être un besoin de votre cœur ?

— Cher Abdala, *nous, déistes, nous croyons bien en Dieu, mais nous ne l'adorons pas.*

— Vraiment ? dit Abdala avec un sourire ironique. Au reste, mon père me l'avait bien dit : chaque pays a ses mœurs ; et désormais je saurai qu'en France *les déistes croient en Dieu, mais qu'ils ne l'adorent pas.*

Ernest continua à écrire, Abdala à réfléchir. Persuadé que M. de Villeneuve l'avait trompé, il résolut de s'en venger en saisissant toutes les occasions de lui faire sentir son mensonge. Cher ami, lui dit-il après quelques instants de silence, puisque vos vrais croyants n'ont pas d'églises pour prier leur Dieu, ils le prient sans doute dans leurs maisons ; prions-le donc ensemble ici dans notre chambre ; allons, à genoux. Ces paroles jetèrent Ernest dans un grand embarras. A ses yeux une prière était une vaine cérémonie, et il se sentait combattu entre le désir de faire plaisir à son ami et la honte de participer à un acte que sa conscience lui aurait reproché comme une espèce d'hypocrisie. Il allait peut-être céder à l'invitation d'Abdala et s'agenouiller pour la forme, lorsque son domestique entra, et, par sa présence, changea sa détermination.

Comment prier Dieu, se dit-il, aujourd'hui pour la première fois, devant un homme qui, pendant dix ans de service, ne m'a pas vu une seule fois fléchir le genou ! Laisse-moi un instant, Jacques, dit-il à son serviteur.

— Non, reste là, tu prieras avec nous, interrompit Abdala.

Ernest voulut enfin sortir d'embarras : Nous, déistes français, dit-il, nous avons une religion entièrement dégagée de formes ; les cérémonies sont bonnes pour le peuple, mais les philosophes n'en ont pas besoin.

— Il ne s'agit ni de formes ni de cérémonies, interrompit Abdala, mais de prière.

— Oui, mais je te le répète, *nous, déistes, nous croyons en Dieu, mais nous ne le prions pas.*

— Vous auriez trop de mensonges à lui confesser, dit Abdala avec ironie ; et il rentra dans le silence.

Ernest venait d'achever sa lettre ; il sortit accompagné de Jacques, et laissa son ami plongé dans ses réflexions.

— Je suis dans un pays d'athées, se dit celui-ci, et, d'après l'expérience que j'en ai déjà faite, il est à croire que je ne trouverai pas en France un seul adorateur de Dieu.

Tout-à-coup sa méditation fut interrompue par le bruit de quelques chaises qu'on déplaçait dans la pièce voisine de la sienne ; et comme ces deux chambres n'étaient séparées que par une légère porte de communication, il put entendre une voix semblable à celle d'un vieillard prononcer ces paroles : Mes enfants, prions Dieu : O Dieu de bonté, qui nous as donné la vie et qui nous la conserves, que ton nom soit béni pour la protection que tu nous as accordée pendant notre voyage ! Dieu puissant, préserve-nous d'accident pendant cette nuit. Donne-nous des cœurs reconnaissants pour sentir tes bienfaits. Pardonne-nous nos transgressions de ta loi. Dieu d'amour ! nous te prions pour tous les hommes ; bénis nos amis, pardonne à nos ennemis, et que de tous les points de la terre des milliers de voix s'élèvent avec les nôtres pour te dire : Seigneur Dieu, que ton nom soit béni ! — Voilà, voilà un homme qui croit en Dieu ! se dit Abdala, voilà sans doute un des

déistes d'Ernest; et il s'approcha pour mieux entendre la fin de la prière. Exauce-nous, continua la voix, exauce-nous au nom de ton fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Amen! amen! répétèrent plusieurs jeunes voix ensemble.

Abdala fit trois pas en arrière. Au nom de Jésus-Christ, s'écria-t-il; cet homme croit en Dieu, mais c'est un chrétien, ce n'est pas un déiste! et il retomba dans sa rêverie. Quelques instants après il entendit ouvrir la porte de la pièce voisine et vit passer devant celle de son appartement un vieillard d'une démarche grave et dont les traits portaient l'empreinte d'une grande sérénité d'âme. Cette figure le frappa.

Le lendemain nos voyageurs quittèrent Marseille pour se rendre à Paris. M. de Villeneuve, pour donner à son ami une haute idée de sa patrie, lui fit visiter toutes les merveilles de la Capitale. Tout ce que vit Abdala le confirma dans sa première pensée. La rancune ne s'efface pas facilement dans le cœur d'un Arabe; et, à Paris comme à Marseille, il résolut de poursuivre Ernest en le soumettant au supplice qu'il lui avait déjà fait subir le jour de la prière.

Un jour qu'il avait demandé à M. de Villeneuve dans quelle classe de la société se trouvaient ses déistes, il en avait appris que c'était surtout parmi les journalistes, les littérateurs, les avocats, les médecins, les savants, les membres des deux chambres, et il s'était mis aussitôt à la recherche de ceux-ci. Au café, il parcourait tous les journaux, mais sans y trouver une seule pensée religieuse, ou s'il l'y rencontrait, c'était dans un journal chrétien. Dans un cabinet de lecture, au milieu de tant de nouveautés, il trouvait des pages savantes sur les arts et les sciences, il rencontrait des romans apologistes de toutes les passions, de l'adultère, du suicide, du meurtre même; il y voyait des récits d'amourettes sous le titre de romans religieux;

mais il n'y trouvait pas une seule page où il fût parlé sérieusement de Dieu. Il se rendit aux plaidoiries de quelques causes célèbres, mais jamais le nom de Dieu ne sortit une seule fois de la bouche d'un avocat ou d'un juge. Dans les chaires des professeurs en médecine ou en philosophie, il entendit les mots de *physiologie*, de *cause première*, de *principe vital*, mais jamais celui de *Dieu*. Il semblait même que les orateurs eussent peur de cette expression; et lorsque la force des choses les conduisait à cette idée, ils lui substituaient celle de *nature*; quelques-uns osèrent cependant articuler le mot de *providence*, mais ce ne fut pas sans fléchir un peu la voix et avec une sorte d'embarras.

Enfin, dans une soirée que son ami devait donner à un choix de littérateurs, d'artistes, de magistrats, il avait espéré entendre un de ces déistes parler de son Dieu; mais hélas! son attente fut encore déçue. Un d'eux lut une tragédie, un second fit une dissertation politique, un troisième exécuta une ouverture sur le piano, une jeune personne chanta un morceau de *Robert-le-Diable*. Réunis autour de la cheminée, quelques hommes mûrs causaient sérieusement de la pluie et du beau temps, de leurs rhumatismes, de leur commerce, de leur fortune, de leurs chevaux, de leurs plaisirs, de leurs peines, de leurs souvenirs, de leurs espérances; mais pas un, pas une fois, ne prononça le nom de Dieu si longtemps attendu. Abdala assis auprès de son ami lui en fit la remarque.

Ce n'est pas dans une soirée qu'on s'entretient de pareilles choses, répondit celui-ci.

— Et où donc?

— Partout plutôt qu'ici.

— Dans les cafés?

— Non!

— Dans un salon de lecture?

— Non!

— Dans une chaire de philosophie ?

— Non !

— A l'audience ?

— Non !

— A la chambre des députés ?

— Non ! mille fois non !

— Mais où donc, enfin, tes déistes parlent-ils de Dieu, eux qui parlent de tout ?

— Vois-tu, cher ami, *les déistes français croient bien en Dieu, mais ils n'en parlent pas.*

— C'est merveilleux ! reprit Abdala.

— Nous pensons que c'est par sa vie, continua Ernest, et non par ses paroles, qu'il faut montrer sa foi.

— Et sans doute, d'après ce principe, vous agissez beaucoup pour ce Dieu dont vous ne parlez guère ?

— En effet.

— C'est dans l'accomplissement de sa volonté que vous puisez les motifs de votre conduite ?

— Précisément.

— C'est ce que nous allons voir, se dit intérieurement Abdala. En ce cas, je serais bien désireux, reprit-il à haute voix, de faire la connaissance personnelle d'un de ces déistes distingués réunis dans ton salon. Quel est.....

— Cher Abdala, interrompit Ernest, obligé de faire les honneurs de ma maison, je n'ai guère le temps pour le moment de te faire la biographie de mes hôtes ; un autre jour...

— Non, je m'en charge, interrompit une jeune dame au sourire malin, qui avait suivi la conversation des deux amis, je m'en charge ; recevez votre monde, M. de Ville-neuve ; je fournirai à Monsieur les renseignements dont il a besoin.

Ernest s'éloigna, et la conversation s'établit entre la dame et le jeune Arabe, qui commença comme suit :

— Dites-moi quelles qualités distinguent cet officier placé en face de nous ?

— C'est un brave qui vingt fois a exposé sa vie dans les combats.

— Pour le bien de sa patrie, sans doute ?

— Oui ; mais peut-être aussi pour le grade de chef d'escadron qui lui vaut 4,000 fr. de traitement.

— Et ce gros monsieur à sa droite ?

— C'est un des députés qui, par leur éloquence, ont le plus efficacement soutenu le ministère contre les attaques de l'opposition.

— Bien ; il y a du courage à résister quand on parle selon sa conscience, car on se fait des ennemis. Mais que signifie ce ruban rouge attaché à sa boutonnière ?

— C'est la décoration de la Légion-d'Honneur, qu'il a sollicitée pour la récompense de son dévouement ; elle lui a été envoyée par le ministre, il y a trois jours, accompagnée de sa nomination de préfet...

— Et ce monsieur âgé, vêtu de noir ?

— Pour celui-ci, c'est un médecin véritablement distingué ; par ses nombreux travaux, il a puissamment contribué au bien de l'humanité.

— Et sans doute, tel était son but ?

— Certainement il n'était pas fâché de l'atteindre ; mais il visait bien un peu aussi à une place de professeur...

Ici, le dialogue fut interrompu par quatre ou cinq personnages qui, depuis quelques instants, discutaient assez vivement entre eux. Ils en étaient venus peu à peu à élever tellement la voix que force fut à Abdala de s'interrompre pour prêter attention à leur propre conversation.

C'est une indignité, s'écriait dans ce moment un jeune homme : du temps du choléra, je me suis dévoué pendant huit jours au service des hôpitaux ; j'ai sauvé cent ma-

lades, et l'on m'a refusé jusqu'au plus petit emploi de chirurgien à l'hospice.

— Et moi, dit un vieillard qui n'attendait que la fin de la phrase pour commencer la sienne, et moi j'ai prêté mille écus à notre ministre des finances à une époque où il était bien loin du poste qu'il occupe ; et depuis qu'il a son portefeuille, il ne m'a pas été possible d'obtenir une place de receveur-général que je sollicite depuis trois mois.

— Oui, mais au moins vos 500 mille francs vous restent, lui répondit une dame d'un certain âge ; tandis que moi, après avoir été pendant trente ans dame de bienfaisance dans plusieurs sociétés de la capitale, je me trouve aujourd'hui réduite à mes 3,000 fr. de rente, et je n'ai jamais pu obtenir deux pauvres petites places gratuites à l'école de Saint-Cyr pour mes fils.

— Quelle ingratitude ! dirent ensemble nos trois interlocuteurs, en faisant allusion, chacun à sa propre infortune.

— Et quel désintéressement ! dit Abdala en se retournant vers Ernest qui, depuis quelques instants, s'était rapproché de lui.

Ernest comprit à qui était lancé le trait.

— Je t'assure, lui dit-il, en appuyant sur ce mot comme s'il eût voulu remplacer par la vivacité de sa parole ce qui manquait à sa conviction, je t'assure que nous, déistes, nous croyons bien en Dieu, mais...

— Achève, dit Abdala ; *vous croyez bien en Dieu, mais vous ne le servez pas.* J'avoue que je vais de surprise en surprise ; et quand je repasse dans ma mémoire tout ce que tu m'as dit de tes déistes depuis notre arrivée en France, je me dis que des hommes qui croient en Dieu, mais qui ne l'avouent pas..., mais qui ne l'adorent pas..., mais qui ne le prient pas..., mais qui n'en parlent pas..., mais qui ne le servent pas... ; de tels hommes feraient

beaucoup mieux de dire : *Nous croyons en Dieu, mais nous n'y croyons pas.*

Abdala se leva, salua et sortit.

Le lendemain, il se promenait sur les boulevards, lorsqu'il fut frappé à la vue d'une figure qui ne lui paraissait pas inconnue. Sans pouvoir dire où il l'avait rencontrée, il sentait cependant qu'elle lui rappelait un souvenir agréable ; et, poursuivi par le désir de s'assurer quel était cet homme, il l'arrête et lui demande s'ils ne se sont jamais trouvés ensemble. Dès les premières paroles de la réponse, Abdala reconnut, au son de la voix, le vieillard qu'il avait entendu prier à Marseille ; et pour s'excuser de l'avoir arrêté, il lui raconta en peu de mots tout ce qui s'était passé. Une conversation s'ensuivit, dans laquelle le vieillard lui parla de son Dieu avec tant d'effusion de cœur qu'Abdala, qui n'avait cherché les déistes français et leurs églises que par curiosité d'abord, et ensuite pour vexer Ernest, Abdala ne pût s'empêcher d'en être touché, et il se sentit porté à rechercher la société d'un homme d'un caractère aussi nouveau pour lui. Il lui demanda donc son adresse et la permission de lui faire une visite le lendemain.

— Non, pas demain, dit le vieillard, ma journée sera prise par une séance de nos assemblées générales, celle de la société des Missions.

— Qu'est-ce que cette société des Missions ?

— Elle s'occupe d'envoyer des hommes instruits et religieux aux sauvages idolâtres des contrées lointaines, pour leur porter les bienfaits de la civilisation et la foi au vrai Dieu.

— Eh bien ! ce sera pour après-demain ?

— Pardon ! mais ce jour-là encore je serai trop occupé ; une séance de la société Biblique me prendra une bonne partie du jour.

— Qu'est-ce encore que cette société Biblique ?

— Elle a pour but de répandre à bas prix et même gratuitement, sur tous les points du globe, la Parole de Dieu.

— Ce sera donc pour jeudi ?

— Jeudi se réunit la Société Evangélique qui envoie, à ses frais, dans toutes les localités de France qui les réclament, des hommes pour répandre l'instruction et la connaissance de Dieu.

— Mais voilà sans doute autant de sociétés de déistes ? car elles s'occupent, dites-vous, de répandre la foi au vrai Dieu, la Parole de Dieu, la connaissance de Dieu ?

— Non, mais autant de sociétés chrétiennes. Toutefois, je comprends votre étonnement. Après avoir cherché en vain des adorateurs de Dieu parmi les déistes, vous êtes surpris de les trouver réellement au milieu des chrétiens ; mais venez dimanche à midi à cette adresse, et là j'espère vous expliquer ce mystère.

Le dimanche suivant, Abdala, retenu par quelques affaires, ne put se trouver au rendez-vous que, demi-heure après l'heure indiquée. L'édifice lui paraissait bien un édifice religieux ; cependant il n'y voyait ni croix, ni images, signes abhorrés par les musulmans. Il se rassura donc ; et, apercevant le vieillard dans une chaire, il s'assit et l'entendit prononcer ces paroles : « Résumons-nous. D'après l'examen que nous venons de faire de l'état de la société, il est évident que pour leur Dieu les déistes n'ont ni temple, ni culte, ni prière, ni pensées, ni paroles, ni actions, et par conséquent ni amour, ni reconnaissance. Parmi les chrétiens, au contraire, il s'en trouve quelques-uns qui, pour leur Dieu, ont temple, culte, prière, pensées, paroles, actions, et par conséquent reconnaissance et amour. Je suis donc en droit de conclure que les prétendues déistes n'ont qu'un Dieu imaginaire, un fantôme de Dieu, qu'ils sont sans Dieu dans le monde, tandis qu'il est vrai de dire que ceux qui croient en

Jésus-Christ croient véritablement en Dieu, et que c'est par le Fils qu'ils sont venus au Père. Comment cela se fait-il ? Je ne veux pas me perdre dans de longs et subtils raisonnements ; ce sont des faits que je vous cite, qu'avez-vous à y répondre ? Sont-ils vrais ou faux ? Déistes, où sont les traces de votre foi dans le monde ? Nulle part. Quant aux disciples de Christ, voyez ces temples élevés, ces peuples convertis, ces Bibles répandues, cette civilisation acquise, ces milliers d'institutions établies au nom de Jésus-Christ ! Et s'il vous faut une explication à cette différence, la voici : Le Dieu que vous adorez, créé par votre imagination, se plie à toutes les exigences de vos passions. Parce que votre cœur corrompu s'ennuie dans la prière, se déplaît à la pensée de son Créateur, hait tout culte religieux, vous vous êtes dit que Dieu ne veut ni prière, ni culte, ni amour ; vous vous êtes créé un être de votre façon et lui avez donné le nom de créateur ; vous avez pris de la boue de cette terre, vous l'avez pétrie de vos mains et lui avez dit : Tu seras notre Dieu ! Et alors, parce que ce Dieu, fait à votre image, ne vous a demandé que ce que vous lui aviez prescrit de vous demander, vous vous êtes follement imaginé croire au Dieu, créateur des cieux et de la terre. Mais voulez-vous apprendre à connaître le vrai Dieu, interrogez la Bible. Elle vous dira que Christ est venu vous révéler ce que votre conscience vous disait déjà faiblement, c'est que tous les hommes sont de misérables pécheurs, perdus, condamnés vingt fois devant un Dieu de sainteté dont les yeux sont trop purs pour voir le mal ; elle vous dira que ce Christ veut lui-même vous sauver de cette malédiction, qu'il la prend sur lui, qu'il meurt pour vous, qu'après vous avoir ainsi réconciliés avec son Père, il ne vous laisse à la place des tourments que vous aviez mérités, qu'un ciel, un Dieu, une vie, un amour éternels. Et vous peut-être alors émus de reconnaissance pour la miséricorde infinie

de ce Dieu que Jésus vous aura fait connaître, vous ainsi rachetés, vous ne trouverez pas trop de lui consacrer ici-bas vos pensées, vos travaux, vos affections. Et le reste de vos jours, comme la partie déjà écoulée, deviendra, quoique d'une manière bien différente, la preuve vivante de cette vérité : « Nul ne vient au Père que par le Fils, » nul ne croit efficacement en Dieu, s'il ne commence par croire en Jésus-Christ. Vous avez donc à choisir : ou d'être chrétiens, ou d'être sans Dieu dans le monde. Il n'y a pas de terme moyen ; votre prétendu déisme n'est qu'un vain mot auquel ne répond aucune réalité. Croyez en Jésus-Christ, ou vous serez sans Dieu ; soyez chrétiens ou vous serez athées ! »

Abdala, que l'expérience avait déjà instruit avant ces paroles, attendit le prédicateur à la porte ; il lui demanda une Bible qui lui fut remise avec plaisir, et il rentra chez lui avec la ferme résolution de la lire afin d'apprendre à mieux connaître la religion de celui qui avait dit : « *Nul ne vient au Père que par moi !* »

Le lecteur serait peut-être curieux de savoir quel fut le résultat de cette étude ; mais nous devons lui dire que depuis lors nous avons perdu de vue notre jeune Arabe. Cependant, s'il tient à savoir à quelle conviction peut conduire une telle lecture, ce qu'il a de mieux à faire, c'est de l'entreprendre lui-même. Certainement jamais il ne se repentira de l'avoir faite ; tandis qu'un jour, mais trop tard ! il pourrait bien regretter amèrement de l'avoir négligée !

PARIS.

Librairie GRASSART, 3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.